

Marianne

Bravant les tempêtes et les orages
Pluie et larmes coulant sur ton visage
Cette bâtisse que tu observes au loin
Son maître t'a laissé dans le chagrin
Affligée telle une tragédienne
Digne d'une héroïne shakespearienne
Juliette, Guenièvre, Éloïse
Tes modèles à travers lesquels la mort se déguise
Même si tes rêves ont viré au drame
Cesse de forcer tes larmes
Ne laisse pas ta beauté se fâner
Il t'a aimé... à présent c'est terminé
Pourquoi as-tu lâché ton cœur à tous les vents ?
Marianne spontanée, lyrique
Marianne fragile, mélancolique
Exorcise ta peine, joue de ton piano, forte,
Non plus pour l'entretenir, mais pour l'oublier
Ô Marianne, si seulement tu pouvais ouvrir les yeux
Tu verrais alors l'évidence d'un amour silencieux...
Dans ses yeux les vestiges d'un amour perdu
Il te trouve si belle, tu l'as tant ému
D'une voix enchanteresse, tu l'as envoûté
Son cœur souffrant ne battait plus, tu l'as réveillé
Affrontant les éléments il t'a retrouvé
Te tenant dans ses bras tel un trésor, il t'a sauvé
Il n'est pas ton premier, tu seras sa dernière
Ton cœur fragile a fait son choix, il n'est plus amer
Pourquoi as-tu lâché ton cœur à tous les vents ?
Marianne sage, Marianne docile
Amoureuse, Marianne sourit
N'en déplaise à Juliette, Éloïse ou Guenièvre
Deux cœurs brisés peuvent renaître
Si la passion peut détruire
L'amour fait grandir
Si le passé blesse
Le futur vous caresse
Que vos deux cœurs unis restent chauds
Et vous fassent vivre l'amour à nouveau...

Chapitre 1

Bonnes nouvelles

Le soleil diffusait ses larges rayons en cette matinée d'octobre, éclairant Delaford, domaine du colonel Brandon. Homme de réputation loyale et généreuse, ce dernier avait passé plus de dix ans dans la mélancolie et la souffrance, conséquences d'un amour malheureux et tragique. Mais aujourd'hui, le soleil qui éclairait l'extérieur de Delaford brûlait aussi à l'intérieur du domaine. En effet, les sombres sentiments du colonel Brandon avaient fait place depuis près de cinq mois au bonheur, à la passion et à un tempérament rieur et enjoué qui ne devaient leur renaissance qu'à une seule personne. Marianne Dashwood. Jeune fille sensible et passionnée, son romantisme exacerbé l'avait fait vivre une histoire d'amour qui lui avait brûlé les ailes, le gentleman de qui elle s'était entichée l'ayant rejetée sans ménagement. Après avoir frôlé la mort à cause de cette passion destructrice, elle avait ouvert les yeux et regardé les personnes qui l'entouraient avec un autre œil. C'est ainsi qu'elle remarqua les qualités du colonel Brandon, qui était tombé amoureux d'elle dès le premier regard qu'il avait porté sur la jeune fille. Les sentiments firent leur apparition pas à pas et la jeune Marianne Dashwood, âgée de dix-neuf ans, épousa le colonel Brandon, homme de trente-sept ans, devenant ainsi femme, maîtresse de maison et dame patronnesse d'un village.

Cinq mois plus tard, après une vie de couple sans nuages, tout était calme à Delaford. Seuls les domestiques s'affairaient en cuisine, tandis que les oiseaux, insensibles au travail qui s'effectuait dans la demeure, virevoltaient dans les airs, chantant leur liberté. Mais les domestiques n'étaient pas les seuls à travailler. En effet, le colonel Brandon devait partir tôt ce matin-là, pour ses affaires. Il jeta un dernier regard à son reflet dans le miroir, observant un homme mûr et séduisant, au regard apaisé, le calme et la sérénité peint sur le visage. Derrière lui, dans les draps, se trouvait son épouse, dormant encore à poings fermés. La nuit avait été belle et pleine d'amour, entremêlée de rires et de mots tendres. A ce souvenir, Brandon esquissa un sourire et l'envie de rester auprès de son épouse le gagna. Il dut se faire violence, songeant à ceux qui avaient besoin de lui aujourd'hui et se résigna à embrasser doucement Marianne sur le front avant de lui jeter un dernier regard tendre et quitter la pièce.

Il alla rejoindre Dorothy, la domestique, qui veillait à ce que le petit déjeuner soit apporté en temps et en heure à ses maîtres.

_ Ma chère Dorothy, tout cela sent grandement bon ! Une fois encore vous nous régalez ! dit-il cordialement.

Dorothy lui sourit affectueusement : elle avait l'habitude de recevoir des compliments de son maître depuis près de trente ans. Elle l'avait vu grandir et de ce fait, l'aimait comme son fils et était heureuse de son mariage avec Marianne. Cette jeune femme avait réussi à rendre son maître aussi heureux qu'il l'était dans sa jeunesse, après des années de mélancolie et de solitude, et rien que pour cela, elle aimait Marianne, qui s'était avérée être une jeune femme gentille et humble, sensible et prévenante, réussissant ainsi à se faire aimer de ses serviteurs.

_ Vous n'attendez pas Mrs Brandon ? demanda Dorothy.

_ Malheureusement non... Elle se repose encore et j'ai quelques affaires qui m'attendent et plus je partirais tôt, plus vite je rentrerais.

_ Mrs Brandon est-elle au courant ? s'enquit Dorothy.

_ Elle sait que je dois partir mais je ne crois pas qu'elle s'attende à ce que ce soit si tôt, répondit Brandon.

Dorothy sourit.

_ Je la préviendrais, ne vous inquiétez pas.

_ Merci beaucoup Dorothy ! Je ne sais comment je ferais sans vous, dit-il en lui serrant affectueusement la main.

Dorothy se mit à rougir.

_ Voyons Colonel ! Vous savez que vous n'avez qu'un mot à dire et je suis à vos ordres !

Celui-ci lui sourit avec reconnaissance et quitta le domaine, pressé d'y retourner dès que ses affaires seraient mises en ordre.

Marianne se réveilla une heure plus tard, déçue de ne pas trouver Christopher. Elle resta quelques minutes à regarder l'espace vide à ses côtés, songeant à son époux, à son sourire, caressant la place qu'il avait occupé auprès d'elle. La nuit lui avait semblé être comme un rêve, mais tout avait été réel et

s'était achevé trop tôt au goût de Marianne, préférant se réveiller auprès de son mari, douce façon de se préparer à une nouvelle journée. Elle se leva en soupirant et regarda la vue que lui offrait la fenêtre de la chambre et montrant le parc du manoir et son étang sur lequel les rayons du soleil brillaient. Elle admira la vue quelques instants et fit sonner Dorothy afin qu'elle l'aide à se préparer et en profita pour lui demander où était parti Brandon.

_ Il m'a informé qu'il avait quelque affaire urgente qui l'appelait et a été obligé de partir tôt ce matin.

_ Oh... très bien... Savez-vous quand il sera de retour ?

_ Il sera sûrement là un peu après l'heure du déjeuner.

Marianne hocha la tête et se résigna à prendre son petit-déjeuner sans son mari. Elle prit place à table et mangea un peu tristement. Après avoir complimenté Dorothy sur le repas, elle décida de se promener dans le domaine. Elle sentit les rayons du soleil lui chatouiller le visage et entendit les gazouillis des oiseaux. Elle admira tout ce qui s'offrait à elle, écouta chaque son qui parvenait à ses oreilles et respirait chaque odeurs, que ce soit celle de l'herbe fraîchement coupée ou celle des fleurs. Mais le manque qu'elle ressentait depuis son réveil ne la quittait pas, manque auquel vint se rajouter le souvenir de ses sœurs et de sa mère. Elinor, sa sœur aînée, avait épousé Mr Edward Ferrars, le frère de leur belle-sœur. L'affection entre les deux jeunes gens avait été presque immédiate, mais discrète et semée d'embûches, jusqu'à ce qu'enfin, l'amour triomphe et les deux personnes se marièrent. Ils vivaient non loin des Brandon puisqu'ils résidaient dans la cure de Delaford, Mr Ferrars étant clergyman du village. Ils avaient un train de vie modeste, mais suffisant pour vivre pleinement leur amour.

Marianne avait une jeune sœur de seize ans, Margaret. Garçon manqué, éprise de voyage et pleine d'imagination, la jeune fille avait un tempérament sensible et gentil, que sa maladresse rendait touchante. Elle vivait à Barton Cottage avec leur mère, Mrs Dashwood, femme sensible au tempérament affectueux, aimant ses filles plus que tout au monde. Elle était également la cousine de Sir John Middleton, leur généreux bienfaiteur et ami leur ayant proposé de louer le cottage se trouvant non loin de chez eux, lorsque les quatre femmes furent priées de quitter le domaine familial à la mort de Mr Dashwood, le domaine revenant à leur beau-frère, John Dashwood.

La jeune femme fut tirée de ses pensées par le bruit d'une voiture. Elle courut près du portail et vit apparaître Mrs Jennings, sortant de voiture, l'air jovial.

_ Chère Mrs Brandon ! s'exclama-t-elle tout sourire.

Mrs Jennings était la belle-mère de Sir John Middleton, femme exubérante au grand cœur, elle n'avait de cesse de chercher des prétendants à tous les jupons passant sous son nez. Elle avait immédiatement prise en affection les dames Dashwood, veillant sur elle comme si elles étaient ses filles. Ce fut elle qui avait remarqué en premier les sentiments du colonel Brandon pour Marianne, ne manquant pas de taquiner les jeunes gens à ce sujet, s'attirant le mépris de Marianne pour son impolitesse. Mais ce trait de caractère que la jeune fille avait attribué à Mrs Jennings fut balayé par la gratitude lorsqu'elle se rendit compte de la manière maternelle avec laquelle elle avait veillée sur elle et sur Elinor durant sa maladie.

_ Mrs Jennings ! Que nous vaut l'honneur de votre visite ? répondit Marianne.

_ Eh bien j'avais envie de rendre visite à de vieux amis ! Et puis je voulais vous dire que je comptais partir pour Bath dans une quinzaine de jours.

_ Oh ! Pour votre santé ? s'enquit Marianne.

_ Non ma chère enfant ! Je suis en excellente santé, à tel point que Sir John dit que je vous enterrerai tous, chose que je n'espère pas, sinon que ferai-je sans vous ? Enfin, soit. J'ai des amis qui ont pour leur part quelques problèmes de goutte et les eaux de Bath leur ferait le plus grand bien ! Je les accompagne donc... mais pas seule. Ma fille Charlotte et sa famille vont m'accompagner. Je venais également vous inviter, vous et ce cher colonel ! Il me semble que vous ne connaissez pas Bath ?

_ Effectivement, je n'ai jamais eu l'occasion d'y aller. Mais... j'ignore si mon mari voudra aller à Bath. Ces temps-ci il a quelques affaires... et puis pour le logement...

_ Voyons ma chère ! la coupa Mrs Jennings. Vous serez chez moi ! Et puis si vous ne voulez pas rester tout le temps de mon séjour, libre à vous ! Charlotte et ce cher Mr Palmer seraient enchantés de vous revoir.

A l'époque Marianne ne l'aurait pas cru, Mr Palmer étant l'antithèse parfaite de son épouse. Il était aussi silencieux et ironique qu'elle était bavarde et chaleureuse, mais Marianne se souvenait de la façon dont avaient agi les Palmer lors de sa maladie et son jugement à leur égard était beaucoup plus amical et reconnaissant qu'à l'époque.

_ Je serais très heureuse de les revoir, et puis le petit Thomas a du bien grandir ! répondit Marianne, mentionnant le fils des Palmer.

_ Oh oui ! Il est adorable ! Le physique de son père et le caractère de sa mère !

Marianne retint un sourire ; connaissant la nature de Mr et Mrs Palmer, voir un tel couple aux antipodes l'un de l'autre l'amusait beaucoup. Mais imaginer que le pauvre petit avait hérité du caractère de sa mère la fit prendre en pitié Mr Palmer.

_ Et puis l'air de Bath vous fera beaucoup de bien ainsi qu'à votre époux ! ajouta Mrs Jennings, cherchant toujours à convaincre sa jeune amie.

Cet avis conquit Marianne et elle promit d'en parler à son mari dès qu'il rentrerait.

_ Parfait ! J'espère que vous nous ferez le plaisir d'aller à Bath ! Bien ! Allez je me sauve ! Au revoir ! s'exclama Mrs Jennings.

Elle s'en alla, laissant Marianne en pleine réflexion.

Elle n'était jamais allée à Bath et pensait que ce serait là une bonne occasion de découvrir la ville. Elle espérait que Christopher serait d'accord et qu'il n'aurait pas beaucoup de travail afin de pouvoir partir. Et puis, ce ne pouvait pas être une mauvaise chose que de séjourner quelques jours à Bath, qui était une ville réputée pour apporter les plus grands bienfaits sur le plan de la santé.

« Christopher acceptera sûrement ! » songea la jeune femme avec conviction.

Elle regarda au loin et la belle vue des collines verdoyantes du Devonshire s'offrit à elle, lui procurant un sentiment de sérénité. Elle ferma un instant les yeux et se laissa bercer par le vent léger, les odeurs de la campagne lui procurant un sentiment profond de nostalgie, la ramenant à sa sœur Elinor. Cela décida Marianne de lui rendre une petite visite. Elle marcha durant dix minutes avant d'arriver à la cure des Ferrars. C'était une petite maison faite de briques rouges, entourée de massifs de rosiers et d'un beau jardin fort bien entretenu. Elinor était sur le perron de la maison, en train de cueillir des fleurs. Lorsqu'elle tourna la tête dans la direction de Marianne, elle eut un grand sourire et s'empressa de rejoindre sa sœur.

_ Marianne ! Comme je suis contente de te voir ! dit-elle en serrant Marianne dans ses bras.

_ Je ne te dérange pas ?

_ Jamais, Marianne ! J'aurais toujours du temps pour toi, tu le sais bien !

Marianne sourit. Elinor ! Elle qui était si secrète, si réservée pour montrer ses sentiments ! Elle avait changé depuis son mariage avec Edward ; elle était épanouie et heureuse, montrant des marques d'affection à tous, non à outrance, mais plus qu'auparavant et autant que le lui permettait sa nature réservée.

_ Comment vas-tu ? Tu es resplendissante ! s'exclama Marianne.

Elinor eut un sourire radieux, les joues rosies.

_ Oh Marianne ! Tu me mets à l'épreuve ! Moi qui pouvais garder tout ce que l'on me confiait... Je ne peux pas me taire plus longtemps !

_ Qu'y a-t-il ?

_ J'attends un enfant, Marianne !

Marianne resta quelques secondes interdite puis poussa une exclamation de joie en se jetant au cou d'Elinor.

_ Oh Elinor ! Je suis si heureuse pour toi ! Oh mon Dieu, c'est formidable !

Elinor était très émue et touchait son ventre avec tendresse.

_ Depuis quand le sais-tu ?

_ Depuis un mois et demi environ. Je voulais être vraiment certaine de ne pas me tromper mais non... Je suis bel et bien enceinte ! répondit Elinor, le visage rayonnant.

Marianne était sincèrement ravie pour sa sœur en qui elle reconnaissait la fibre maternelle, elle qui les avaient porté à bout de bras, elle, Margaret et leur mère, dès que leur père était mort.

_ Edward le sait déjà depuis longtemps, j'imagine ?

_ Bien sûr !

_ Et comment a-t-il pris la nouvelle ? demanda Marianne, connaissant le tempérament anxieux de son beau-frère.

Elinor ne put réprimer un petit rire tendre.

_ Comme tu peux t'en douter, il est passé de la joie à la crainte de ne pas être à la hauteur mais moi j'ai confiance en lui. Il a acquis une certaine maturité en s'occupant de la paroisse de Delaford, alors je suis

certaine qu'élever un enfant ne lui posera aucun soucis.

_ Vous ferez des parents merveilleux ! dit Marianne avec chaleur.

Elinor l'embrassa tendrement. Puis elles décidèrent de marcher un peu. Le coin était joli et très agréable. Elles pouvaient entendre le bruit du ruisseau coulant non loin de là, ainsi que les bêlements des moutons du pâturage voisin. Les deux sœurs parlèrent de leur nouvelle vie et de leurs maris.

_ Comment se porte le colonel ?

_ Oh, il va bien ! Il est parti pour affaires aujourd'hui. Tu sais qu'il s'occupe d'aider d'anciens membres de l'armée à reconstruire leur vie après leur retour des colonies ?

_ Oui, tu m'en avais parlé. C'est très généreux de sa part.

Marianne sentit une bouffée de fierté monter en elle, comme à chaque fois qu'elle entendait quelqu'un dire du bien de son époux.

_ Tu m'as dit qu'Edward était épanoui dans son activité ?

_ Oui, il prend de plus en plus d'assurance, bien que te connaissant, tu le trouverais encore hésitant et manquant de conviction, répondit Elinor d'un ton taquin.

Marianne sourit à la taquinerie de sa sœur, évoquant les nombreuses discussions entre elle et Edward, discussions prouvant leur totale différence de caractère.

_ Ce cher Edward ! Même si nos tempéraments sont différents, j'ai beaucoup d'affection pour lui ! Et puis il te rend heureuse, ajouta-t-elle en regardant Elinor.

Celle-ci pressa la main de sa jeune sœur avec affection.

_ Mrs Jennings a dû venir te rendre visite, non ? demanda Elinor.

_ Comment le sais-tu ?

_ Elle est venue tout à l'heure pour nous proposer à Edward et moi de l'accompagner à Bath. Lorsque je lui ai dit que ce serait impossible, elle a dit qu'elle ne s'avouait pas vaincue pour autant et allait t'inviter.

Marianne pouffa de rire et secoua la tête.

_ Elle ne changera jamais ! En tout cas, je lui ai dit que j'allais réfléchir à sa proposition avec Christopher. Je n'ai jamais vu Bath, je me demande à quoi cette ville peut bien ressembler..., dit-elle en regardant le ciel.

_ Tu le sauras une fois là-bas. A moins que ce ne soit Margaret qui te racontes tout.

Marianne cessa de scruter le ciel et se tourna vers sa sœur.

_ Que veux-tu dire ?

_ Mrs Jennings a demandé à maman si Margaret pouvait venir les accompagner. Elle a dit qu'une jeune fille célibataire, bien comme il faut, se doit d'être allée au moins une fois dans sa vie à Bath.

_ Merci pour nous qui n'y sommes jamais allées en étant célibataires ! s'exclama Marianne.

Elinor éclata de rire.

_ Maman y est déjà allée lorsqu'elle était jeune, mais elle ne veut pas y retourner. Le voyage lui paraît trop long et elle ne désire pas le faire, à moins que ce ne soit pour découvrir un nouvel endroit, mais elle n'avait pas aimé Bath, alors...

_ Mais a-t-elle autorisé Margaret à y aller ?

_ Oui...

Marianne pinça les lèvres, l'air ennuyé.

_ Mais enfin, elle est trop jeune ! Elle ne peut pas y aller... c'est bien trop dangereux pour elle qui est si loin de toutes les mondanités et autres réceptions pleines d'hypocrisie ! s'exclama-t-elle.

_ Je suis d'accord avec toi, mais je crois que nous ferions mieux de lui en parler, en douceur, lors du repas demain. Je vous invite tous chez nous demain midi... pour annoncer la bonne nouvelle, dit Elinor en rosissant. Si tu n'étais pas venue, j'aurais chargé Edward de vous inviter...

Marianne eut l'air désolé de ne pas avoir fait durer son enthousiasme à l'égard de l'annonce de la grossesse de sa sœur autant qu'elle l'aurait voulu.

_ Pardonne-moi Elinor ! Tu attends un enfant et je ne pense qu'à des choses peu réjouissantes... Quel bonheur ce sera de tous nous retrouver demain ! s'exclama-t-elle en encerclant les épaules de sa sœur aînée.

Puis les deux sœurs repartirent dans de grandes discussions, pleine de rires et de confidences.

Chapitre 2

Rencontre inattendue et déclarations

Sur le chemin du retour, Marianne se sentit ragaillardie par la pensée que demain, leur cercle familial serait réuni et bientôt agrandi. La grossesse de sa sœur était une merveilleuse nouvelle et elle avait hâte de voir la réaction de tous leurs proches lorsqu'elle leur annoncerait l'événement. Marianne se prit à imaginer un instant que c'était elle qui attendait un enfant. C'était une chose qu'elle désirait depuis qu'elle était toute petite, et elle savait que Brandon serait un excellent père.

Elle était presque arrivée chez elle, la grille en fer forgé du portail de Delaford se dressant à quelques mètres d'elle, lorsqu'elle entendit une voix l'interpeller.

_ Mes respects, Madame !

Marianne se figea, les battements de son cœur se faisant plus rapides. Cette voix... Elle ne l'avait plus jamais entendue depuis un soir où elle avait eu le cœur brisé en pleine réception. Elle se retourna, essayant de prendre un air calme et détaché alors que ses mains tremblaient sous le coup de l'émotion.

_ Bonjour Mr Willoughby...

John Willoughby. Marianne ne le trouva pas changé physiquement, mis à part l'air triste qu'il affichait et qui contrastait tant avec l'image du jeune homme rieur et charmant qu'il avait auparavant. Marianne n'avait pourtant gardé comme souvenir marquant de son visage l'expression gênée et froide qu'il avait eu lorsqu'il l'avait vu pour la dernière fois, à Londres. Le temps de le regarder pour observer ces changements minimes, Marianne revit les moments de sa vie qu'elle avait partagés avec lui. Tous étaient désormais synonymes de mauvais souvenirs et elle ne souhaitait pas s'éterniser auprès de l'homme qui l'avait changé, celui qui lui avait fait perdre toute illusion sur l'amour avant que ne pointe ses sentiments pour Brandon.

_ Je suis si heureux de vous revoir... depuis ce soir funeste que je ne cesse de regretter..., commença Willoughby, l'air sombre, en s'approchant d'elle.

_ C'est le passé, Mr Willoughby ! le coupa la jeune femme qui ne voulait plus entendre parler de cette époque. Je dois m'en aller à présent, ajouta-t-elle précipitamment en tournant les talons.

Willoughby la rattrapa et se plaça devant elle.

_ Enfin Marianne, je vous en prie. Vous ne pouvez pas faire semblant de m'ignorer après tout ce que nous avons partagé ! dit-il d'un ton presque suppliant.

Marianne le regarda, stupéfaite de le trouver ainsi alors que la dernière fois qu'elle l'avait vu, il lui avait à peine jeté un regard, et quel regard ! Froid et distant !

_ J'aurais tout à fait le droit, il me semble, étant donné la manière dont vous m'avez traité, dit-elle calmement, malgré le fait que son cœur battait la chamade.

_ Je vous en prie... Laissez-moi au moins prendre des nouvelles de votre famille ! Comment vont votre mère et vos sœurs ?

_ Très bien, je vous remercie, répondit Marianne en évitant de le regarder, craignant que quelqu'un ne les surprenne.

_ J'en suis heureux... Et... permettez-moi de vous poser la question qui me hante depuis des années... Elinor vous a-t-elle... fait part de notre discussion lors de ma visite... lorsque vous étiez malade ? demanda-t-il une lueur d'espoir dans les yeux.

Marianne le regarda avec surprise. C'était donc pour cela qu'il lui parlait ? Pour savoir s'il avait encore une chance d'être racheté à ses yeux ?

_ Bien sûr..., répondit-elle d'un ton d'où Willoughby pouvait percevoir l'évidence. Elinor m'a tout dit...

La lueur dans les yeux de Willoughby s'évanouit. Il ne s'attendait pas à une telle froideur de la part de Marianne si elle avait été instruite de ses remords.

_ Vous m'en voyez... soulagé... Mais Marianne...

_ Mrs Brandon, je vous prie ! le coupa vivement Marianne en s'empourprant, agacée.

Willoughby eut le regard dur.

_ Croyez-vous que ce soit facile pour moi ? J'avais espéré que votre mariage avec le colonel était par pur dépit, qu'Elinor ne vous avez rien dit au sujet de mon explication... et que c'était la seule raison qui ait pu vous faire épouser cet homme !

_ Comment pouvez-vous me croire capable de me marier par dépit ? C'est très mal me connaître ! s'exclama Marianne, le visage empourpré d'indignation.

Willoughby eut un sourire triste.

_ Oh non... Moi, mal vous connaître ? Avez-vous oublié toutes nos confidences d'autrefois ?

_ Comment se porte Mrs Willoughby ? coupa Marianne, désireuse d'en finir, voyant que la conversation déviait sur un terrain glissant.

Le regard de Willoughby s'assombrit.

_ Ma femme se porte bien... Égale à elle-même... Elle est tellement différente de vous ! Que ne donnerais-je pas pour faire marche arrière et écouter mon cœur qui me suppliait de vous épouser ! s'exclama-t-il l'air malheureux, portant la main à sa poitrine.

Marianne le regarda attentivement. Elle l'avait aimé plus que de raison, de tout son cœur... jusqu'à ce qu'il le lui brise. A présent, elle n'arrivait plus à se le représenter exempt de défauts comme elle le voyait auparavant. Ce qu'il avait fait avait terni son image aux yeux de Marianne, même si elle lui avait pardonné. Mais elle se souvenait que Beth Williams, la pupille de Brandon, n'avait pas eu la même chance qu'elle et aurait toutes les raisons du monde de mépriser Willoughby pour ce qu'il lui avait fait.

_ Il est trop tard maintenant, Mr Willoughby... Vous avez fait votre choix, et c'est mieux ainsi. Nous n'aurions pas été heureux...

_ Non ! Ne dites pas cela ! Comment cet homme triste et pathétique peut-il vous rendre heureuse ? s'enflamma Willoughby.

Le sang de Marianne ne fit qu'un tour.

_ Je vous défends de parler de mon époux en ces termes ! s'écria-t-elle avec colère. Il est temps de nous séparer, Mr Willoughby, ajouta-t-elle, la voix tremblante d'émotion. Je vous ai pardonné, je pense qu'il vous faut vous contenter de cela sans attendre autre chose de moi !

Willoughby sourit tristement.

_ Vous ne l'aimez pas...

_ De quel droit osez-vous... J'aime profondément mon mari ! Contrairement à vous il a bien plus de raisons d'être aimé ! Il a toujours été là pour moi, même lorsque je ne le voyais pas ! s'exclama Marianne, les larmes lui montant aux yeux, la gorge serrée. Vous dites m'avoir aimé, mais vous ne m'avez pas aimé comme vous l'auriez dû...

_ Mais j'aurais tellement voulu ! Marianne... J'étais pris au piège ! Cela a été sans doute plus douloureux pour moi de prendre ma décision à contre-cœur...

_ Vous avez toute ma compassion ! lança ironiquement Marianne. Votre choix a été motivé par votre bourse et votre crainte de voir vos mauvaises actions vous priver de vos biens ! reprit-elle plus sérieusement. Vous parlez de moi, mais avez-vous songé à Miss Williams et à la disgrâce dans laquelle vous l'avez jeté ?

_ Miss Williams ! Parlons-en ! Je n'aurais pas abusé d'une jeune fille aussi sottre sans qu'elle soit consentante, et elle l'était ! Les torts sont partagés ! répliqua vivement Willoughby.

_ Comment pouvez-vous dire une chose pareille ? demanda Marianne, estomaquée.

Elle savait quel genre d'homme était Willoughby, mais les paroles qu'il venait de prononcer étaient brutales et le montrait sous un jour définitivement sombre. Il sembla se radoucir en la voyant aussi ébranlée.

_ C'est le fait de vous revoir ainsi... Je me sens si impuissant, si désireux de vous montrer mes regrets... Vous dites ne plus avoir de sentiments pour moi... Mais vous m'avez aimé ! Le nierez-vous ? demanda Willoughby, d'un air de défi.

_ Bien sûr que non... Ce serait hypocrite... Mais c'est du passé ! Je n'éprouve plus le moindre amour pour vous, et je n'en éprouverai plus aucun ! Je n'aime qu'un seul homme, le Colonel Christopher Brandon ! Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je rentre chez moi ! répliqua Marianne avec ferveur.

Elle le contourna et commença à partir, déboussolée.

_ Vous croyez que votre couple est parfait, mais vous vous trompez ! Vous êtes un deuxième choix, l'un pour l'autre ! lança Willoughby.

Marianne se retourna violemment, prise au dépourvu par cette dernière réplique.

_ Est-ce votre jalousie qui vous fait dire une telle chose ou bien parlez-vous de votre propre expérience ? demanda-t-elle d'un air méprisant.

Willoughby eut un sourire narquois.

_ Mon mari n'est pas un deuxième choix comme vous l'entendez... Il est le choix le plus réfléchi que j'ai fait, car il était motivé par un amour sincère et non une passion irréfléchie ! C'est là toute la différence ! Et il en est de même pour lui ! continua Marianne d'un ton sans réplique.

_ Bien sûr, bien sûr... Mais quand je parlais de deuxième choix, je parlais surtout pour lui ! rétorqua Willoughby d'un air mauvais, un sourire narquois au coin des lèvres.

_ Vous ne le connaissez pas ! répliqua Marianne en tournant les talons, désireuse de ne plus entendre les inepties de son ancien soupirant.

_ Oh ! Je n'ai pas besoin de le connaître pour dire qu'il a fait comme tous les hommes... Ne me dites pas que vous n'aviez jamais songé au fait que votre cher et tendre ne s'était pas donné à vous en premier ?

Cette fois-ci, les mots blessants de Willoughby frappèrent leur cible de plein fouet. Marianne n'avait jamais songé à l'éventualité que Brandon ait pu aimer d'autres femmes de la même façon qu'il le faisait avec elle. Il lui était déjà assez difficile de savoir qu'Eliza avait été le premier grand amour de son mari, sa jalousie étant curieusement excitée lorsqu'elle se rappelait cela, mais elle n'avait rien à dire car elle aussi avait aimé une autre personne avant lui. Mais jamais elle n'avait envisagé la possibilité que Brandon ait pu se montrer intime avec une autre femme... C'était impossible, elle n'arrivait pas à l'imaginer...

_ Vous vous égarez, cette conversation n'est pas convenable, et encore moins en votre compagnie..., répliqua-t-elle d'une voix mal assurée.

_ Marianne !

Willoughby s'approcha et prit les mains de Marianne dans les siennes.

_ Partez avec moi ! Je sais que vous êtes troublée de me revoir et que vous vous cachez la vérité. Mais vous avez toujours des sentiments pour moi ! Ils sont tapis en vous et ne demande qu'à s'exprimer à nouveau...

_ Lâchez-moi ! s'exclama Marianne en essayant de libérer ses mains.

_ Quittons cette vie que les circonstances nous ont imposé et soyons heureux ensemble, comme nous aurions dû l'être ! Votre vie et votre caractère ont besoin de cette passion que moi seul était capable de vous donner, Marianne, continua Willoughby en la serrant davantage.

Marianne fut effrayée par l'audace de Willoughby et chercha à se dégager.

_ Mr Willoughby ! Êtes-vous devenu fou ? s'écria-t-elle.

_ Lâchez immédiatement ma femme, Willoughby !

Willoughby et Marianne se tournèrent d'un même mouvement et le cœur de la jeune femme battit plus fort. Le colonel Brandon était derrière eux, d'aspect imposant, la voix grave et l'air furieux. Willoughby s'empessa de lâcher les mains de Marianne, qui alla vers son mari. Il la recueillit dans ses bras et la regarda.

_ Tu n'es pas blessée ? demanda-t-il à la jeune femme.

_ Non..., murmura Marianne.

_ Colonel, dit froidement Willoughby en guise de salut.

Brandon s'éloigna doucement de Marianne et s'avança vers lui.

_ Que les choses soient claires entre nous, Mr Willoughby. Si ma femme vous demande de ne pas l'importuner, vous êtes tenu de lui obéir, sinon je serai dans l'obligation d'intervenir, me suis-je bien fait comprendre ? dit-il calmement à son ancien rival.

Marianne n'avait jamais vu son mari dans cet état : malgré son apparence digne et calme, il y avait comme une flamme dans ses yeux. Willoughby paraissait ridicule devant lui.

_ J'irai même plus loin : ne vous approchez plus d'elle, continua Brandon d'un ton sans réplique. Vous avez réussi à nous éviter depuis sa maladie, je vous serez donc reconnaissant de continuer.

Willoughby tremblait de fureur et d'humiliation.

_ Qui êtes-vous pour m'interdire de circuler librement dans le comté ?

_ Je n'ai pas dit cela : je vous ai simplement demandé de ne plus vous approcher de ma femme. Vous l'avez déjà fait souffrir par le passé, je ne vous laisserai pas lui faire du mal à nouveau. Si jamais vous êtes assez fou pour me désobéir, je veillerai à ce que vous ne recommenciez pas. Me suis-je bien fait comprendre ?

_ Le message est très clair..., répondit Willoughby en souriant narquoisement, seule chose qui lui donnait

l'illusion de ne pas perdre la face.

Il regarda Marianne, le désir et la douleur peints sur son visage.

_ Adieu Mar... Mrs Brandon...

Marianne le salua sans le regarder dans les yeux, bouleversée.

Willoughby jeta un regard haineux au colonel Brandon, regarda une dernière fois Marianne, puis tourna les talons et partit enfin. Brandon alla vers Marianne et la serra dans ses bras.

_ Tout va bien ? demanda-t-il avec inquiétude.

_ Maintenant que tu es là, oui, répondit chaudement la jeune femme en se blottissant dans les bras de Brandon.

Il lui baisa le front et la regarda, l'air grave.

_ Ce genre de rencontre était à prévoir... Je suis désolé de ne pas avoir été là plus tôt ! dit-il. Il t'a importuné longtemps ? Que t'a-t-il dit ?

_ Nous avons parlé quelques minutes... Il m'a dit... des choses..., répondit Marianne, encore troublée par les paroles de Willoughby.

_ Quelles choses ?

Marianne baissa la tête. Brandon lui prit délicatement le menton et la força doucement à le regarder.

_ Quelles choses t'as-t-il dit pour que tu sois aussi troublée, Marianne ? demanda-t-il avec douceur.

Marianne sentit sa gorge se serrer.

_ Des sous-entendus... Oh c'est ridicule ! s'exclama-t-elle les larmes aux yeux. Je ne veux pas te blesser !

_ Marianne, tu me blesses en ne me disant rien de ce qui te tourmentes..., répliqua gravement Brandon.

Marianne prit une grande inspiration, regrettant déjà ce qu'elle allait dire.

_ Il a sous-entendu que... je n'étais pas la première à t'avoir... vu dans l'intimité..., bredouilla Marianne en s'empourprant.

Elle vit la surprise se dessiner sur le visage de son mari. De toute évidence, il ne s'attendait pas à avoir une telle discussion et comprenait pourquoi Marianne était si troublée. Il lui prit doucement les mains.

_ Viens, allons au calme... Nous serons mieux dans le jardin, murmura-t-il avec un sourire rassurant.

Marianne hocha la tête et prit le bras qu'il lui tendait, silencieuse. Elle savait que contrairement à sa sœur ou à d'autres couples de sa connaissance, elle formait avec Brandon un couple différent car ils n'étaient pas le premier amour l'un de l'autre. Mais cela, elle l'avait accepté, signe qu'elle avait mûri par rapport à ses idées préconçues sur l'amour. Ce qu'elle n'arrivait pas à envisager, c'était le fait d'imaginer l'homme qu'elle aimait avoir les mêmes gestes tendres qu'il lui prodiguait dans l'intimité avec une autre qu'elle.

Ils entrèrent dans leur domaine et Brandon l'entraîna sur un banc près du bois de mûriers. Puis il la regarda avec attention.

_ Que veux-tu savoir, Marianne ? demanda-t-il avec douceur.

_ La vérité... Seulement la vérité, répondit Marianne d'une voix triste.

Brandon la regarda avec tendresse et serra ses mains dans les siennes.

_ La vérité, c'est que je t'aime. Je t'aime plus que je n'aurais jamais cru pouvoir aimer à nouveau... Oui, nous ne sommes pas un couple qui a découvert l'amour pour la première fois grâce à l'autre. Mais crois-tu vraiment que l'amour que nous éprouvons l'un pour l'autre aurait pu être aussi fort si cela avait été le cas ? Nous avons vécu l'amour une première fois, cela est vrai, mais nous avons aussi perdu cet amour... Nous savons combien cela est douloureux et nous ignorons si nous aurions un jour la chance de vivre l'amour à nouveau... Ne penses-tu pas que lorsqu'on a vécu cela une première fois, la deuxième fois est bien plus forte ?

_ Bien sûr que oui... Je t'aime comme je n'ai jamais aimé Willoughby, je t'aime bien plus encore... L'avais-tu deviné ? demanda-t-elle avec espoir.

Brandon la regarda, troublé. Elle ne le lui avait jamais dit, mais il n'avait pas pensé à de telles choses. L'avoir auprès de lui, heureuse, et lui rendre son amour comme elle le faisait valaient tous les discours.

_ Je n'ai jamais fait de comparaison... Tes actes parlaient d'eux-même, ma douce, dit-il avec tendresse. Et cela prouve ce que je te disais : vivre l'amour une deuxième fois est bien plus fort, parce que... c'est un renouveau, une chance inespérée. On y met davantage de force et d'amour que la première fois parce

qu'on sait combien la souffrance est grande lorsqu'on perd cet amour... Alors, oui, j'ai aimé avant toi, mais l'amour que j'ai pour toi est le plus fort, le plus intense que j'ai jamais vécu...

_ C'est vrai ? demanda Marianne d'une voix tremblante, des larmes coulant sur ses joues rougies.

_ Bien sûr !

Il baisa les mains de Marianne et les posa contre son cœur.

_ Et... pour l'autre chose..., commença timidement la jeune femme. Willoughby avait l'air de dire que tous les hommes ont ce genre de... rapports...

_ C'est vrai..., répondit finalement Brandon. Il est très rare qu'un gentleman soit... ignorant de ce genre de choses avant le mariage...

Marianne ne put retenir un gémissement et se mordit la lèvre.

_ Je croyais que la première nuit d'un couple marié était la première pour l'un et l'autre..., murmura-t-elle d'un ton amer.

_ Malheureusement, non... Disons que... cela évite quelques maladroites... mais avec le recul, je me rends compte que cela peut faire souffrir les âmes les plus romantiques lorsqu'elles prennent conscience de ces choses..., répondit Brandon en regardant Marianne d'un air anxieux.

_ Ne sois pas désolé... C'est moi qui t'ai demandé de tout me raconter..., dit-elle d'une voix lointaine.

Brandon lui prit le visage entre ses mains et la regarda avec tendresse.

_ J'étais jeune... Et c'était la seule et unique fois..., assura-t-il.

_ Vraiment ? souffla Marianne.

_ Eh bien, oui ! sourit Brandon. Après tous les événements qui se sont enchaînés dans ma vie, je n'avais plus... Je n'avais même plus le goût de vivre...

_ Pourtant, tu aurais pu trouver une belle indienne lors de tes campagnes ! répliqua Marianne.

Elle se mordit la lèvre, surprise par le ton sec qu'elle avait employé.

_ Marianne... Serais-tu jalouse ? demanda Brandon avec un petit sourire.

_ Bien sûr ! Je ne t'aimerais pas si cela n'était pas le cas ! s'exclama-t-elle.

_ Oui, mais ton imagination a besoin d'être freinée, alors laisse-moi te rassurer. Non, je ne cherchais pas de belles indiennes..., répondit Brandon en lui caressant la joue.

_ Donc... cela veut dire...

_ Cela veut dire que tu es la seule et unique pour qui cet acte intime avait véritablement un sens... La seule pour qui cette intimité amoureuse représentait tout pour moi, répondit Brandon d'un ton vibrant de sincérité.

Marianne était bouleversée par ces révélations, mais soulagée de savoir que la vérité n'était pas pire que tout ce qu'elle s'était imaginé sur le chemin qu'ils avaient fait jusqu'à Delaford. Néanmoins, elle prit soudain conscience de quelque chose.

_ Mais... cette femme... elle devait sans doute être plus... expérimentée que moi..., dit-elle en rougissant.

Brandon lui prit le menton et la força à le regarder.

_ Pour cet acte-là, je crois que l'amour que l'on se porte mutuellement reste la chose la plus importante et la plus indispensable pour être véritablement comblé... Et tu es la seule qui y soit parvenue et qui y parvienne encore, répondit-il en souriant.

Marianne lui rendit son sourire et se blottit contre lui, apaisée, ses craintes dissipées. Brandon la serrait contre lui, soulagé de voir Marianne retrouver le sourire.

_ Ma douce, aimante et passionnée Marianne, murmura-t-il tendrement au creux de son oreille. J'espère que... ce que tu sais de moi à présent ne me rendra pas... différent à tes yeux...

Marianne releva la tête et lui sourit.

_ Jamais ! Tu es l'homme de ma vie et mon regard sur toi ne changera pas à cause de cela ! D'ailleurs, pardonne-moi de t'avoir forcé à m'avouer tout cela... Je me rends compte que cela a peut-être réveillé en toi des souvenirs pénibles et...

Le colonel Brandon lui posa un doigt sur les lèvres, lui prit le visage entre ses mains et l'embrassa. Un baiser passionné qui transporta Marianne et fit basculer ses pensées. Les mains de Brandon étaient

douces, son étreinte était tendre et son baiser enivrant. Lorsqu'il la relâcha, il regarda la jeune femme avec un doux sourire.

_ Oublions cela, ma douce, qu'en dis-tu ?

Marianne hocha la tête, le visage en feu, troublée.

Brandon sourit et essuya les traces de larmes encore visibles sur les joues de Marianne.

_ J'ai eu tellement peur que le retour de Willoughby vienne tout gâcher..., murmura-t-elle.

_ Je t'aime trop pour laisser qui ou quoi que ce soit nous séparer ! Aussi, je te propose de laisser le passé à sa place, ma chérie, et tournons-nous vers l'avenir à présent.

En signe d'acquiescement, heureuse de voir que le nuage qui avait failli les tourmenter s'était dissipé, Marianne se blottit dans les bras du colonel Brandon, plus que jamais amoureuse et apaisée.

Chapitre 3

Souvenirs

En rentrant au manoir, Marianne se souvint de l'invitation de Mrs Jennings et en informa le colonel Brandon.

_ C'est très aimable à elle... Quand serions-nous invités ? demanda-t-il.

_ Dans deux semaines... Je n'ai jamais vu Bath, est-ce une belle ville ? demanda Marianne, ne pouvant cacher sa curiosité.

Brandon eut un demi-sourire.

_ Il y a de beaux endroits à visiter, mais notre chère campagne te manquerait très vite, dit-il en regardant Marianne avec tendresse.

_ Mais toi ? Aimes-tu Bath ? demanda la jeune femme étourdiment.

_ Non...

_ Pourquoi ?

Brandon soupira.

_ Les gens sont aussi superficiels qu'à Londres en matière de bals et autres réceptions des plus raffinés... Et les jeunes personnes sont trop livrées à elle-même, ajouta-t-il sombrement.

Marianne se mordit la lèvre : elle venait de se rendre compte de sa maladresse. La pupille du colonel avait été victime de Willoughby à Bath à cause de cet excès de liberté. Dire qu'elle y avait songé lorsqu'elle avait appris que Margaret risquait de partir avec eux pour Bath, et voilà qu'elle parlait sans réfléchir ! Son trouble ne passa pas inaperçu par son mari qui lui prit la main et la pressa.

_ Marianne, inutile de te tourmenter, lui dit-il doucement.

Marianne posa une main sur celle de son mari.

_ Si tu ne souhaites pas aller à Bath, je comprends et j'approuve ton choix...

_ Non, nous irons. Je veux que tu te fasses ta propre opinion sur cette ville, je sais que tu en as envie, dit-il. Et puis, cela te fera du bien de partir un peu...

_ Je veux que cela te convienne aussi, et si c'est le cas, je serais ravie de donner une réponse positive à Mrs Jennings, dit-elle en souriant.

_ Vas-y, dit Brandon en riant. Cela lui fera plaisir !

Marianne embrassa tendrement son époux et partit écrire un billet à Mrs Jennings pour lui informer de leur décision de l'accompagner à Bath.

Après le repas, le couple Brandon alla dans le salon, et s'installèrent dans les fauteuils moelleux près de la cheminée et Marianne questionna Brandon sur sa journée. Elle était curieuse de savoir comment il avait aidé ses anciens camarades de régiment.

_ Figgins m'a envoyé une lettre il y a deux jours, me pressant instamment de l'aider à combler ses dettes et...

Marianne poussa une exclamation offusquée.

_ Eh bien ! Quelles manières ! Pourquoi serait-ce à toi de payer les dettes des autres ?

Le colonel Brandon la regarda, surpris par la réaction de sa jeune épouse.

_ Voyons Marianne, il ne s'agit pas de payer leurs dettes de ma poche. Je les aide à organiser leur vie de manière à pouvoir combler leurs dettes, à revoir leur façon de remettre leurs affaires à flot, comprends-tu ? Certains ont beaucoup de mal à mener une vie normale depuis leur retour des colonies, et il n'est pas rare d'en voir beaucoup sombrer dans l'alcool, les jeux et autres choses immorales tellement ils ont été marqués... Sans parler de ceux qui se retrouvent victimes de gens mal intentionnés qui les pressent de payer des dettes qu'ils n'ont jamais touché, expliqua-t-il l'air grave.

Marianne baissa les yeux, honteuse de sa réaction impétueuse. Elle n'avait aucune idée de ce qu'était l'après-guerre pour les soldats et son époux le lui faisait comprendre avec sa douceur et son tact habituel.

_ Je suis désolée Christopher, je ne sais pas pourquoi j'ai réagi de cette manière... J'ignorais combien il était difficile pour ces pauvres hommes de refaire leur vie..., dit-elle chaudement.

Le colonel Brandon lui prit la main et la caressa.

_ Heureusement que tu ignores tout de cela ! Ta sensibilité serait fragilisée si tu en savais plus...

_ Mais Christopher, c'est ta vie ! Je me dois de...

_ C'était ma vie ! Maintenant ma vie elle est auprès de toi, loin des colonies, répondit le colonel Brandon avec douceur.

_ Oui mais... Tu as dû apprendre à t'en sortir tout seul après tes expériences sur le front, toi aussi tu as vécu ces horreurs et pourtant tu ne t'es pas livré à toutes ces choses !

Le colonel eut un faible sourire.

_ Mon cœur était déjà brisé lorsque je suis parti au front, ne l'oublie pas... J'étais déjà tellement malheureux que les horreurs de la guerre ne m'affectaient pas autant qu'elles l'auraient dues... Mais la plupart de mes camarades étaient des hommes sans histoires projetés dans un univers qu'ils n'auraient jamais cru voir...

Marianne fut touchée par ces paroles et prit pleinement conscience de tout ce que son mari avait souffert. Bien sûr elle ne l'ignorait pas mais ce soir-là, la vérité lui fit mal et la frappa de plein fouet. Elle se leva et alla vers le colonel Brandon, puis elle s'installa sur ses genoux et posa sa tête contre son cou et lui caressa la joue. Ils restèrent ainsi, l'un contre l'autre, sans dire un mot. Cette douceur toucha le colonel Brandon et le renvoya un an plus tôt, lorsque lui et Marianne s'étaient rapprochés.

Marianne avait appris à mieux connaître le colonel Brandon grâce à ses fréquentes visites à Barton Cottage, pour avoir des nouvelles de la jeune fille après sa maladie. Elle s'était montrée plus aimable et plus chaleureuse à son égard, afin de lui montrer toute la gratitude qu'elle ressentait pour lui après ce qui s'était passé à Cleveland où il l'avait ramené à la maison des Palmer sous une pluie battante et était allé lui chercher sa mère lors de sa maladie. Il lui avait apporté un recueil de sonnets, mais se sentant trop faible pour lire, elle lui demanda s'il accepterait de lui en faire la lecture, persuadée que la voix très agréable, grave et profonde du colonel serait un plaisir à écouter. Elle ne fut pas déçue lorsqu'il s'exécuta de bonne grâce, prouvant que son intuition avait été bonne.

Un jour que le colonel Brandon venait de lui faire la lecture dans le jardin devant le cottage, la jeune fille avait tourné vers lui un visage serein et paisible.

_ Reprendrons-nous demain, Colonel ? avait-elle demandé.

_ Non, avait répondu Brandon. Il me faut partir.

_ Partir ? Où ? avait demandé Marianne avec une surprise teintée de déception.

_ Cela je ne vous en dirai rien ! C'est un secret..., avait répliqué Brandon avec un air malicieux.

Cette gaieté avait touché le cœur de la jeune fille, la surprenant également car elle n'avait jamais vu le colonel ainsi, aussi souriant et enjoué. Elle lui avait fait un sourire timide. Puis, une question avait franchi ses lèvres, formulant une préoccupation qui devait représenter le premier signe indiquant l'attachement qu'elle commençait à éprouver pour Brandon, attachement qui se muera en peu de semaines en amour.

_ Votre voyage ne sera pas trop long ? avait-elle demandé.

Le colonel Brandon avait secoué doucement la tête en signe de négation, avant de lui adresser un doux sourire. Marianne le lui avait rendu, rassurée, puis avait été l'accompagner au portail de Barton Cottage avec sa mère et ses sœurs. Après l'avoir vu partir dans un nuage de poussière sur son cheval, Marianne avait informé sa mère que le colonel ne reviendrait pas avant quelques jours, d'un ton d'où l'on pouvait percevoir la déception.

_ Oh... Peut-être devait-il partir pour ses affaires ? avait proposé Mrs Dashwood.

_ Je l'ignore... Il m'a dit que c'était secret... Oh maman ! Vous auriez vu son air ! On aurait dit un autre homme... plus jeune et plus heureux ! s'était exclamé Marianne en souriant.

Mrs Dashwood n'avait pu s'empêcher de sourire elle aussi, comprenant avec joie que sa fille était en train de s'attacher au colonel Brandon. Elle avait fait part de ses suppositions à Elinor, qui avait tenté de refroidir les espérances de sa mère, arguant que cela ne faisait que trois mois que Marianne venait de sortir d'une période difficile et qu'il n'était pas raisonnable de la voir déjà mariée au colonel Brandon alors qu'elle n'avait pas encore exprimé son attachement pour lui autrement que par des paroles implicites. Néanmoins, elle avait reconnu que si Marianne éprouvait réellement une forte inclination pour le colonel Brandon, elle ne pouvait pas mieux trouver et les combler de bonheur.

Quelques jours après, alors que Marianne avait subi des regards en coin de la part de sa mère dès qu'elle parlait du colonel Brandon, un paquet imposant était arrivé à Barton Cottage, provoquant l'excitation des

dames Dashwood. Marianne n'en avait pas cru ses yeux lorsqu'elle avait vu un joli piano-forte aux dimensions parfaites pour pouvoir être installé dans le salon. Elle n'avait pu s'empêcher de rougir lorsque sa mère avait lu la lettre accompagnant le piano-forte, indiquant que ce beau présent venait de la part du colonel Brandon.

Elle s'était sentie profondément touchée par ce geste : ainsi, c'était donc cela la raison de l'absence du colonel Brandon ! Il était allé lui chercher un piano ! Une partition accompagnait la lettre et Marianne avait décidé de la travailler avec acharnement jusqu'à ce que le colonel Brandon revienne, afin de la lui jouer.

_ Il doit être très, très amoureux de toi ! avait lancé Margaret en regardant Marianne s'installer devant le piano.

_ Ce n'est pas que pour moi ! C'est pour nous toutes..., avait répliqué Marianne d'un ton qui contredisait ses paroles.

Il n'y avait eu aucun doute à ses yeux et Margaret avait raison : ce cadeau était une autre preuve montrant à Marianne l'amour que lui portait le colonel Brandon. Sans qu'elle sache pourquoi, cette pensée lui avait fait battre le cœur plus rapidement...

Elle avait effleuré les touches du piano avec un plaisir non dissimulé et avait commencé à jouer la partition offerte par le colonel. Il leur avait donné un présent qui permettait aux femmes Dashwood de se sentir encore mieux chez elles, la musique que leur jouait Marianne à Norland, lieu qui les avait vu naître et qu'elles avaient été obligées de quitter à la mort de Mr Dashwood, faisant partie de leur quotidien et leur manquant cruellement à Barton Cottage.

Marianne avait également envoyé une lettre de remerciements au colonel Brandon en termes très chaleureux qui n'avait pas manqué de faire un grand plaisir à son destinataire. Puis, quelques jours plus tard, Edward Ferrars était venu ajouter sa part au bonheur des Dashwood en venant demander la main d'Elinor. La joie qui avait régné à Barton Cottage avait été à son comble et en peu de temps, tous les amis de la famille avaient été informés de cette heureuse nouvelle et avaient souhaité féliciter le futur couple.

Marianne avait ainsi appris que le colonel Brandon allait venir à Barton Park pour le dîner que les Middleton donnaient en l'honneur d'Elinor et Edward, et elle se sentait déterminée à appliquer quelque chose qu'elle s'était promise d'accomplir : faire ses excuses au colonel Brandon pour sa conduite peu aimable envers lui par le passé. Cela faisait plusieurs semaines qu'elle y songeait, la honte la freinant dans son envie de se faire pardonner, mais les dernières marques d'attention du colonel à son égard achevèrent de la décider.

Lorsque le colonel arriva, témoignant une joie franche pour Elinor et une cordialité sincère envers Edward, la jeune fille attendit patiemment qu'il vienne la saluer. Enfin il arriva devant elle et s'inclina.

_ Comment vous portez-vous, miss Marianne ? lui demanda-t-il avec sollicitude.

_ Je vais fort bien, colonel. Merci de vous en soucier, répondit-elle avec un sourire des plus charmant. Et vous ? Comment allez-vous ?

On eut cru qu'un voile s'était levé du visage du colonel Brandon, lui rendant un sourire et une joie dans ses traits. C'était bien la première fois que la jeune fille lui demandait comment il se portait !

_ Très bien, merci miss Marianne, répondit-il en dominant son émotion.

Marianne avait le cœur qui s'emballait. Maintenant qu'elle était face à lui, elle était impressionnée. Le colonel Brandon avait beau être un homme d'une grande gentillesse et plein de douceur, il n'en était pas moins imposant et charismatique. Mais le tempérament volontaire de Marianne lui permit de passer outre.

_ Colonel, puis-je vous parler un moment ? demanda-t-elle, sentant ses joues prendre feu.

Le colonel Brandon, surpris, acquiesça et la suivit, un peu à l'écart des autres membres de la pièce. La jeune fille se tordait les mains.

_ Colonel Brandon, je tenais à vous présenter mes excuses pour.. pour la façon dont je me suis comportée envers vous durant tout ce temps. Je suis bien triste et honteuse à l'idée de vous avoir blessé et je tenais également à vous remercier pour toutes les attentions que vous avez eu à mon égard...

Le cœur du colonel battit plus fort que jamais. Il était profondément touché de la reconnaissance de Marianne. La pauvre enfant était nerveuse et pourtant, il le voyait dans son regard et dans sa voix, très sincère et désireuse de se faire pardonner et de témoigner sa gratitude envers lui, l'homme qu'elle avait si souvent blâmé avec Willoughby.

_ Miss Marianne, vos excuses sont pleinement acceptées et ce depuis longtemps, répondit-il, maîtrisant son trouble. Les excuses que vous venez de me présenter sont le reflet des actions et des paroles que

vous avez eues envers moi ces derniers temps et elles vous rendent justice... Mais elles renforcent aussi ma conviction que l'attitude que vous déplorez avoir eue n'était que le fruit d'une mauvaise fréquentation...

Marianne se sentit soulagée, libérée, certaine d'avoir agi de la meilleure des façons en s'entretenant avec le colonel en privé. Elle avait fait ses excuses aux autres de manière publique, mais elle connaissait les sentiments que le colonel Brandon nourrissait à son égard et tous les sacrifices qu'il avait fait, par amour pour elle, et pour cela, Marianne se devait de lui témoigner plus de faveur qu'aux autres.

Quelques jours plus tard, le colonel les invita à Delaford, afin de passer l'après-midi à jouer aux quilles et à visiter le domaine. Tout le monde fut enchanté et mit le projet à exécution. Marianne fut impressionnée par le manoir du colonel, la classe et la sobriété des pièces, le mobilier moderne parfaitement disposé, ainsi que le parc et la vue que les fenêtres offraient. Mais ce qui l'intéressa le plus fut la bibliothèque : jamais elle n'avait vu autant de livres, pas même à Norland qui, pourtant, avait une bibliothèque très bien fournie ! Marianne se promenait d'un rayon à l'autre, curieuse et excitée, poussant une exclamation dès que le nom d'un auteur qu'elle affectionnait lui était visible. Le colonel était amusé et touché par sa curiosité et sa joie.

_ Cela va de soi que tous ces livres sont à votre disposition à vous, à votre mère et à vos sœurs, dit-il.

Marianne se tourna vers lui, un grand sourire aux lèvres, ses yeux pétillants de plaisir.

_ Comme c'est généreux de votre part, colonel ! Merci infiniment ! s'exclama-t-elle.

Marianne était sincèrement touchée par le geste du colonel, qui l'aiderait à tenir sa résolution qui était de lire de nombreux ouvrages. Lorsqu'ils passèrent dans le petit salon, Marianne vit un magnifique piano à queue Broadwood ; elle s'approcha et le regarda, ravie, effleurant au passage quelques touches.

_ Même si vous avez un piano-forte à Barton Cottage, vous pouvez venir en jouer autant que vous le souhaitez. N'étant pas présent la journée ces deux prochains mois, rien ne vous empêche de venir égayer Delaford en jouant quelques mélodies, dit le colonel Brandon.

Marianne accepta la proposition avec une joie teintée de réserve. Connaissant les sentiments du colonel à son égard, elle se sentait gênée mais la discrétion et la douceur de ce dernier la firent passer outre et elle répondit de bon cœur à son invitation. Elle vint donc au moins une heure chaque jour, passant son temps tantôt à la bibliothèque pour lire un peu, tantôt dans le petit salon pour jouer du piano. Et au fil des jours il s'ensuivit quelque chose de curieux : chaque jour la partition était changée et posée sur le piano. Pourtant, Marianne n'avait pas croisé le colonel depuis qu'elle venait quotidiennement à Delaford, aussi en déduisit-elle qu'il lui laissait la partition à son intention dès qu'il rentrait le soir. Elle était touchée de son attention et de sa prévenance, à tel point qu'il lui arrivait de rester un peu plus longtemps que de coutume pour tenter de le voir un instant pour le saluer, le remercier, mais le colonel était fidèle à sa parole : elle ne le vit pas.

Ce petit jeu dura tout un mois durant lequel Marianne rentrait, nourrissant l'espoir de voir le maître de Delaford, et sortait déçue d'avoir vu ses attentes irréalisées. Pourtant elle devait avouer qu'au début, cela l'arrangeait d'être seule, sentant qu'elle serait sûrement mal à l'aise en compagnie du colonel Brandon après avoir eu une autre démonstration évidente de son amour pour elle grâce au pianoforte qu'il lui avait offert, mais rapidement, la gentillesse et la prévenance du colonel eurent raison d'elle. Elle devait bien reconnaître que si elle était en partie gênée et attendait de le revoir malgré tout avec une certaine impatience, c'était parce qu'elle remarquait que les sentiments qu'elle avait à son égard avaient changé. Elle se troublait lorsqu'elle entendait son nom et elle sentait son cœur s'emballer dès qu'elle se remémorait les moments agréables qu'ils avaient passé ensemble avant son départ.

Un jour, elle put constater à nouveau combien son cœur était touché par le colonel Brandon. Elle rentra dans le salon, curieuse de découvrir quelle partition il avait laissé à son intention, mais en voyant que la partition était la même que celle de la veille, une vague de déception la saisit et elle se troubla, songeant avec appréhension qu'il était peut-être arrivé quelque chose au colonel et sonna un domestique.

_ Le colonel Brandon n'a rien laissé pour moi ? Un mot, une carte... ? demanda-t-elle dès que John, le domestique en chef, arriva.

_ Non, miss Dashwood, répondit John. Le colonel n'est pas rentré chez lui hier soir.

_ Comment ? Mais peut-être lui est-il arrivé quelque chose ? s'alarma Marianne.

John secoua la tête en souriant.

_ Non, mademoiselle. J'en doute fort ! Il nous a averti qu'il devait rester un jour de plus pour ses affaires, c'est tout. Ne vous inquiétez pas.

Marianne le remercia, perdue dans ses pensées. Elle se rendait compte du caractère excessif de sa réaction et eut envie de rire d'elle-même. Pourquoi s'était-elle autant alarmée ? Le colonel avait souvent voyagé pour affaires sans encombres et Marianne ne s'en était jamais soucié. Il n'y avait pas de raison

pour qu'elle commençât aujourd'hui ! Elle s'installa au piano et joua la même partition que la veille, mais sans le même entrain. Ses propres réactions, ses propres sentiments la dépassaient, la surprenaient, de sorte qu'elle était un peu perdue par le bouleversement qu'elle ressentait. Elle partit plus tôt ce jour-là et rentra chez elle, anxieuse à l'idée de se retrouver devant la même partition le lendemain. Aux regards interrogateurs de Mrs Dashwood elle ne prêta pas attention, ni aux questions pleines de tact et de douceur d'Elinor, jusqu'à ce qu'elles furent dans leur lit.

« S'est-il passé quelque chose, Marianne ? demanda-t-elle en regardant sa sœur dans les yeux, éclairée par les bougies qui brûlaient dans la chambre.

_ Non... C'est juste que... le colonel Brandon n'est pas revenu à Delaford hier soir... Cela m'a surpris, c'est tout...

_ Mais qu'est-ce que cela change pour toi ? Tu ne le vois pas de la journée, n'est-ce pas ? demanda Elinor en fronçant les sourcils.

_ Non ! Mais il... il veille chaque jour à me laisser une partition sur le piano, expliqua Marianne en rosissant légèrement.

_ Voilà qui est très attentionné de sa part, même si cela ne m'étonne guère, répondit Elinor en souriant.

_ Oui, c'est vrai... Le colonel Brandon est un homme très attentif au bien-être des autres » ajouta Marianne, ses pensées la portant vers les nombreuses fois où Brandon avait fait preuve de cette qualité envers elle.

Elinor la regarda, songeant qu'après tout, sa mère avait peut-être eu une bonne intuition en pensant que Marianne pouvait éprouver de forts sentiments pour le colonel Brandon. Marianne vint ajouter foi à ses pensées en reprenant la parole.

_ Elinor... je ne sais pas ce qui m'arrive en ce moment...

_ Explique-moi, Marianne, l'encouragea Elinor en lui prenant la main.

_ Depuis que je suis revenue ici, que je me suis remise de ma maladie... beaucoup de choses ont changé en moi. Je l'ai senti et même si c'était imperceptible au premier abord, je l'ai senti de plus en plus vivement, expliqua Marianne.

_ De quels changements parles-tu ?

_ Eh bien, lorsque je suis revenue au cottage avec vous, je vous ai dit à toi et maman que je voulais prendre de bonnes résolutions, étudier, améliorer mon jeu au piano, lire de nombreux ouvrages... Je voulais faire tout cela pour oublier...

La gorge de Marianne se serra l'espace d'un instant, trop de mauvais souvenirs en rapport avec Willoughby lui revenant en mémoire. Elinor lui caressa la main en signe de compassion.

_ J'ai compris, Marianne, l'assura-t-elle d'une voix douce.

_ Je voulais l'oublier, reprit Marianne d'une voix décidée. Mais... c'est étrange parce que j'ai l'impression d'y arriver progressivement, sans même me plonger à corps perdu dans le travail et les leçons !

_ C'est une bonne chose, répondit Elinor en souriant.

_ Pourtant mes sentiments n'étaient pas superficiels, tu le sais !

_ Personne ne pourrait mettre cela en doute, répliqua Elinor d'un ton légèrement ironique.

Marianne se mit à glousser et repoussa doucement sa sœur, l'air faussement fâchée.

_ Tu as raison, Elinor ! Mais, ajouta-t-elle en redevenant sérieuse, je me demande si ce curieux bien-être que je ressens n'est pas sans rapport avec... le colonel Brandon...

_ C'est un ami très précieux qui veille à ce que tu sois heureuse..., dit Elinor après un court silence, cherchant ses mots.

_ Elinor, toi et moi savons très bien les sentiments que le colonel éprouve pour moi ! la coupa Marianne d'un ton sans réplique. Et au début, je t'avouerai que cela me gênait parce que je ne ressentais pas de sentiments plus profonds à son égard qu'une grande estime et de l'amitié...

Elinor ouvrit de grands yeux.

_ Dois-je en conclure que tes sentiments ont changé ?

_ Je ne pense pas..., répondit Marianne non sans rougir. Enfin... je ne sais pas... Peut-être bien ! J'ai des réactions très étranges depuis quelques temps lorsque j'entends parler de lui... Mais je suis quasiment sûre que c'est parce que je vois en lui un homme charmant et que ses attentions à mon égard me troublent, rien de plus...

Elinor la regarda avec attendrissement. Marianne, si romantique, si passionnée, si encline à se laisser porter par ses émotions, se trouvait incapable d'avouer qu'elle était en train de ressentir des sentiments plus profonds qu'elle ne le croyait à l'égard du colonel Brandon. Pourquoi niait-elle l'évidence ? Ce point restait obscur pour Elinor, mais elle était persuadée que sa sœur finirait par écouter son cœur et trouverai le bonheur.

Lorsqu'elle revint à Delaford le lendemain, Marianne entra immédiatement dans le petit salon et son cœur fit un bond lorsqu'elle découvrit une nouvelle partition avec une carte posée dessus. La jeune fille la prit fébrilement.

« A miss Marianne Dashwood,

J'espère que vous vous portez bien, ainsi que votre famille. Toutes mes excuses pour ne pas avoir pu vous remettre cette partition hier mais j'ai été retenu plus longtemps que je ne l'aurais voulu. Je suis désolé de vous avoir causé de l'inquiétude et j'espère que cette partition contribuera à me faire pardonner et vous plaira. Je suis certain que votre talent comblera Delaford.

Bien à vous,

Colonel Christopher Brandon»

Marianne ne put s'empêcher de sourire en lisant le mot du colonel. Elle était soulagée et touchée de sa promptitude à vouloir la rassurer et à lui apporter une autre partition.

_ Quel homme généreux et admirable ! pensa la jeune fille avec chaleur, relisant le mot.

Elle s'installa devant le piano et commença à jouer avec la joie et l'entrain qui lui avait manqué la veille. Puis au fur et à mesure, elle comprit la raison qui lui avait fait ressentir autant de troubles lorsqu'elle pensait au colonel. Ce n'était pas seulement du au fait qu'elle savait le colonel amoureux d'elle. Elle se trouva stupide d'avoir nié autant ses propres sentiments, persuadée qu'Elinor avait vu plus clair dans ses sentiments qu'elle-même ! Elle tenait beaucoup au colonel Brandon ; elle avait une profonde estime et une vive affection pour lui, comme elle l'avait dit à Elinor, mais elle sentait que ses sentiments l'emportaient vers quelque chose de plus profond et c'était peut-être cela qui l'empêchait d'y voir clair. Elle ne pouvait croire qu'elle pouvait retomber amoureuse de quelqu'un après sa mésaventure avec Willoughby...

_ Peut-être suis-je en train de contredire l'une de mes maximes favorites ? songea Marianne, faisant référence à sa croyance au fait que l'on ne pouvait aimer deux fois.

Cette sensation intrigante et perturbante ne la lâcha pas durant tout le temps que dura son après-midi à Delaford, lui causant même quelque difficulté pour jouer du piano, ses mains tremblants à cause du trouble qu'elle ressentait. Néanmoins, avant de partir, elle souhaita écrire un mot de remerciement pour le colonel Brandon, désireuse de lui témoigner toute sa gratitude.

« Cher Colonel Brandon,

J'espère que vous vous portez bien et ne pouvant pas attendre plus longtemps pour vous remercier de vive voix, je vous écris ce mot. Merci du fond du cœur pour votre générosité et votre promptitude à satisfaire mes désirs de musicienne.

En espérant que Delaford retrouvera son maître très prochainement,

Bien à vous,

Marianne Dashwood »